

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Pagination continue.

LE

# Naturaliste CapRouge

Vol. XX.

CapRouge, Q., AOUT, 1890.

No. 2

Rédacteur, M. l'Abbé PROVANCHER.

## AVIS.



*Nous envoyons avec le présent numéro les comptes à tous nos abonnés retardataires ; on est respectueusement prié de se mettre en règle sans plus retarder.*

*Tous ceux qui ne recevront aucun compte ont par là l'assurance qu'ils n'ont d'autres arrérages que ceux du présent volume.*

*Mettez le montant réclamé, avec votre compte, dans l'enveloppe ci-incluse, expédiez, et vous recevrez un reçu par le retour de la maille.*

## OBSERVONS LA NATURE.

Que de merveilles que souvent nous foulons aux pieds sans les remarquer ! C'est surtout dans le monde des insectes que se trouvent les plus étonnantes de ces merveilles et les moins connues. C'est si facile de mettre le pied sur cette bestiole qui rampe sur le sol et de ne pas plus s'en occuper, quelque surprenante qu'elle soit dans sa conformation, quelque riche qu'elle soit dans ses décorations, et quelque utile qu'elle puisse être par la guerre qu'elle fait à d'autres insectes nuisibles.

2—Aout, 1890.

Si nous nous adressions plus souvent le pourquoi, en nous efforçant d'en trouver la solution, nous parviendrions à la connaissance d'une foule de choses que nous ignorons.

Nous rencontrons dernièrement M. le curé F. I. Paradis de St-Raphael, Bellechasse. Il nous dit en nous abordant :

— Je veux avoir de vous l'explication d'un singulier fait que j'ai observé chez moi. J'ai un bien beau verger, qui me donne des fruits en abondance. J'ai fait creuser dans ce verger un petit étang de 5 à 6 pieds de profondeur. Cet étang est alimenté par une petite rigole qui vient de sources dans les terrains voisins. Tous les ans je fais dessécher cet étang pour enlever la vase déposée au fond et m'en servir pour engrais. Or à ma grande surprise, j'ai trouvé des coquilles dans cet étang, non pas de ces petits colimaçons qu'on trouve partout dans les fossés, mais de grosses coquilles bivalves, semblables à celles qu'on rencontre dans les rivières.

— Et votre verger et votre étang qui se trouvent sur une butte élevée n'ont aucune communication avec une rivière ?

— Aucune. Maintenant d'où peuvent venir ces coquilles, qui a pu en mettre là ? car elle ne peuvent ramper sur la terre, puisque du moment qu'on les retire de l'eau, elles demeurent immobiles. Et elles se multiplient là, elles y sont nombreuses. Je me suis creusé le cerveau pour chercher une solution à ce problème, et n'ai pu en trouver.

— Le fait est en effet bien étonnant. Votre étang est-il bien grand ?

— De 15 à 20 pieds de diamètre environ.

— Avez-vous jamais vu des canards sauvages s'abattre dans ce petit étang pour s'y reposer ?

— Je n'en ai point vu, cependant mon frère m'a dit qu'une fois il en avait vu deux ou trois sur le point de se poser là, mais qu'effrayés par sa présence, ils s'étaient envolés au loin.

— Et voilà la solution ! Si ces canards ne se sont pas arrêtés là cette fois, il est tout probable qu'ils auront pu le faire dans un autre moment plus propice, lorsque personne ne se trouvait dans le verger, dans la demi clarté du crépuscule, par exemple. Ces canards en nageant dans votre étang y auront laissé tomber la vase qu'ils avaient d'attachée aux pattes, vase qu'ils avaient recueillie dans des rivières assez éloignées peut-être. Or il a pu arriver que dans cette vase se trouvaient de toutes petites coquilles, qui, abandonnées là, y ont poursuivi leur croissance et s'y sont multipliées. Voilà, suivant nous, la seule manière d'expliquer votre fait.

Nous avons cru d'abord, par la description qu'on nous avait faite de la coquille, que ce devait être une perlière. Mais M. le curé nous en ayant envoyé une, au lieu d'une perlière, nous avons trouvé une Anodonte, *Anodonta fluviatilis*, Lea.

Les grosses coquilles de nos eaux douces se partagent en trois genres différents, qu'il est très facile de distinguer les uns des autres, par les dents de leur charnière. Nous avons d'abord les Unios ou mulettes, qui ont 2 à 3 dents cardinales à la charnière, s'emboîtant les unes dans les autres, outre les dents lamelliformes sur les côtés. En second lieu nous avons les perlières, *Margaritana*, qui ont des dents cardinales, mais manquent des dents lamelliformes des côtés ; et enfin les Anodontes qui n'ont ni dents cardinales ni dents latérales. Ces dernières sont en général très minces et très fragiles.

Qu'on observe attentivement la nature et on ne manquera pas d'y faire d'intéressantes découvertes.

---

## LE PROGRÈS INTELLECTUEL.

---

Nous offrons nos plus sincères remerciements à *L'Etendard*, pour son article élogieux à l'occasion de la réapparition de notre *Naturaliste*.

Nous voulons bien croire que nous ne méritons pas tous les éloges qu'on nous décerne, mais nous applaudissons le journal Montréalais d'avoir fait brèche à la quasi coalition du silence que la presse semble tenir généralement à notre égard.

Nous voulons bien croire que nous n'avons donné aucun motif de mécontentement à la presse pour la porter à se ligner contre nous, mais le fait n'en existe pas moins. Tandis que la presse résonne chaque mois, et même chaque semaine, des éloges qu'on prodigue aux revues littéraires, pour le *Naturaliste* c'est un silence absolu, si bien qu'il nous est arrivé assez souvent de rencontrer des personnes qui nous adressaient directement cette question : Mais votre *Naturaliste* paraît-il encore ? Si vous le payiez, aurions-nous pu répondre, vous verriez qu'il poursuit silencieusement sa carrière.

Quelle peut donc être la raison d'une telle apathie ?

Pour nous que cela concerne nous la touchons du doigt. On possède une si faible teinte de la science, qu'on ne sait pas même lui accorder ses sympathies. Gouvernants, représentants, membres du barreau, médecins, etc., diront bien, dans l'occasion, par convenance, que la science mérite d'être encouragée, mais croiraient perdre inutilement un \$2 s'ils souscrivaient au *Naturaliste*.

Assez récemment encore un ministre nous rencontrant dans la rue, nous dit : mais M. l'abbé, veuillez donc bien ne plus m'envoyer votre *Naturaliste*, je n'ai pas le temps de m'occuper de ces choses là. — Je savais bien, avons-nous répliqué, que vous n'étiez pas en état de bénéficier d'une telle publication, mais je pensais que, comme ami du progrès intellectuel, vous teniez à l'encourager, et qu'elle pourrait peut-être être utile à quelqu'un de votre famille.

Ah ! M. l'abbé Provancher, s'exclamait en nous voyant un représentant du peuple, avec lequel nous sommes assez familier, qui court après les mouches et les papillons ; pour moi, je

ne m'inquiète guère de savoir si un papillon a le derrière rouge ou blanc, et le laisse passer sans me déranger pour l'attraper.

— La couleur de tel ou tel papillon est plus importante que vous ne le pensez. Je vois que la nature est pour vous un livre que vous n'avez pas encore feuilleté. C'est le plus souvent par la couleur que l'on distingue les différentes espèces de papillons, et que par leurs noms, on peut savoir s'ils sont utiles, indifférents ou nuisibles. Ignorez-vous, vous, un représentant du peuple, chargé de protéger l'agriculture, quelle rançon prélève sur nos champs la gent insecte? Mettez \$2,000,000 par année et vous serez encore au dessous de la réalité. Comment un ennemi qui nous enlève 2 millions par année ne mériterait pas qu'on s'occupe de lui et qu'on cherche à lui faire efficacement la guerre? N'allez pas croire que les étalages d'insectes qu'on voit dans les collections sont uniquement pour exciter la surprise des badauds en les offrant à leur inspection. La science de la nature a des vues plus élevées que ce terre-à-terre de l'ignorance.

Nous mentionnons plus haut l'apathie de la presse pour l'histoire naturelle, mais elle est portée à un tel point qu'on ne prend pas même la peine de développer le *Naturaliste* lorsqu'il arrive à un bureau de journal. Et cette apathie pousse encore plus loin, on l'étend à tout ce qui sort de notre plume. Nous avons publié l'an dernier un *Voyage aux Petites Antilles ou Iles-du-Vent*, formant un beau volume in-8 de 360 pages, avec plusieurs gravures. Nous en avons adressé un exemplaire à toute la presse, plus de 25 copies. Le volume se vendant \$1, c'était donc \$25 que nous offrions en cadeaux. Or croiriez-vous que dans toute la presse, trois journaux seulement en ont accusé réception? *L'Etendard*, le *Journal des Trois-Rivières* et *La Vérité*. Et cependant ceux qui ont lu ce récit l'ont trouvé très instructif et bien amusant. Mais il portait notre signature, et c'était assez pour le vouer à l'oubli sans même l'ouvrir.

Doit-on s'étonner après cela si nos demandes de support sont si peu favorablement accueillies par nos gouvernants ?

Depuis la fondation de notre revue en 1868, nous n'avons trouvé dans les divers gouvernements qui se sont succédé les uns aux autres, qu'un seul homme encore qui comprît ce que valait la science et comment elle devait être encouragée. C'est l'hon. Chs De Boucherville. S'il fut demeuré plus longtemps à la tête du gouvernement, nous aurions aujourd'hui un musée d'état capable de figurer avantageusement pour donner aux visiteurs une juste idée des productions naturelles de notre Province, et des ressources qu'elles peut offrir à l'industrie. C'est grâce à son initiative que fut formé ce noyau de musée qu'on peut voir aux bâtisses du gouvernement, et qui depuis lors n'a progressé que lentement. On paye bien un salaire de \$800 à un curateur pour le surveiller, mais on ne suit pas le progrès de la science qui avance chaque jour, on ne possède pas même les ouvrages nécessaires pour suivre la marche de ce progrès.

Mais telle est l'apathie de nos gouvernants pour le progrès intellectuel, que, il y a environ 8 ou 10 ans, lorsqu'on fit des plantations près de la clôture des bâtisses du Parlement, nous offrîmes gratuitement nos services pour mettre là des représentants de toutes nos essences forestières, et former ainsi un noyau de jardin botanique, et le croirait-on ? On refusa notre offre, ou du moins, après avoir feint de l'accepter, on en fit rien.

Nous attendons l'action du gouvernement actuel, à la prochaine session qui va s'ouvrir le 4 du mois prochain. Un gouvernement qui fait un cadeau de \$10,000 à une institution protestante qui n'en avait pas besoin, doit savoir au moins supporter ses propres institutions.

---

## EN AVANT LE MUSÉE

---

Nous l'avons déjà écrit, il suffit d'une seule personne qui veuille s'en occuper dans une institution d'éducation, pour former en peu de temps un musée précieux et souvent de grande valeur.

Les amis en voyant ce noyau se sentent portés à y contribuer, à faire figurer là, qui une rare curiosité, qui une belle coquille, qui une monnaie ancienne ou peu commune, tous objets qui, en possession de particuliers n'avaient pour ainsi dire aucun but, perdaient leur valeur par leur déclassement, mais qui dans un musée rentrent avantageusement dans la série pour la rendre et plus complète et plus intéressante. Puis, c'est un orgueil bien légitime quand en visitant un musée de collègue avec des amis, on peut dire : cette singulière pièce vient de moi ! et cette autre, dira peut-être un voisin, de moi pareillement. Il s'établit ainsi une espèce d'émulation parmi les amis de l'institution, les parents des élèves, et les visiteurs étrangers, pour ne manquer aucune occasion d'accroître ce musée autant qu'on peut le faire.

La formation d'un musée à prix d'argent deviendrait très dispendieuse, tandis que par les dons des amis, elle devient relativement facile. Il s'agit seulement d'avoir un local convenable et une personne pour veiller à sa direction.

Parmi tous les musées de collègue, il en est peu, pensons-nous, qui s'accroît plus rapidement que celui du Collège des Clercs de Ste-Croix, à St-Laurent près Montréal. C'est qu'on a là, dans la personne du Rév. P. Carrier, un savant qui embrasse toutes les branches de la science, et qui a fait sienne l'affaire de diriger ce musée.

On vient de nous communiquer le 6e Bulletin de la Bibliothèque et du musée de cette institution, et on pourra voir, par l'état que nous donnons ci-dessous de ses acquisitions durant l'année 1889-90, quelle somme de nouveaux spécimens on a ajoutée aux anciens.

|              |                                      |
|--------------|--------------------------------------|
| Mammifères 3 | Reptiles 5                           |
| Oiseaux 19   | Poissons 4                           |
| Insectes 55  | Monnaies du Canada 48.               |
| Coquilles 61 | Médailles profanes et religieuses 45 |
| Fossiles 30  | Spécimens d'herbier 44.              |
|              | Minéraux 52.                         |

En tout 365 espèces de spécimens, dans toutes les classes, dans une seule année. En poursuivant une telle progression, on se rangera bientôt en première ligne par la quantité et la valeur des spécimens. Nous pensons que Lévis et Chicoutimi viendront peu en arrière de St-Laurent, du moment qu'ils auront un local pour l'étalage de leurs pièces; c'est que ces deux institutions ont chacune aussi leur homme pour la formation d'un musée, la première dans la personne de M. l'abbé P. A. Bégin son professeur de sciences, et la seconde dans la personne de M. l'abbé Huart son professeur de rhétorique.

Aux autres institutions de s'efforcer de les égaler ou même de les devancer.

---

## FAITS DIVERS.

---

**Progrès en sciences naturelles.**—Bientôt chaque état, chaque colonie aura sa société ou son journal d'histoire natu-

relle. Nous voyons que déjà plusieurs sont avancés dans cette voie. Le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, publie des listes d'insectes de son propre territoire et des études sur ceux du monde entier. La colonie de Victoria, en Australie, a son *Victorian Naturalist*. Le *New Zealand Institute* publie ses *Transactions and Proceedings* ; Bombay a son journal et sa société, *Journal of the Bombay Natural History Society*. La Province de Québec pourrait-elle regretter d'être à l'unisson avec ces colonies orientales ?

**Nouveau mode de cases pour les insectes.**— Un M. Martindale a imaginé un nouveau mode de construction pour les cases à insectes, particulièrement les papillons. Au lieu de foncer ses tiroirs en bois, il les met en vitres, tant en dessus qu'en dessous. Prenant de petites bandes de fer blanc, il en replie les bords de manière à former une espèce de petite rigole qu'il remplit avec une lisière de liège, et recouvre le tout de papier pour cacher les inégalités du liège. Maintenant il a eu soin de donner à ses bandes de fer blanc un bon pouce à chaque extrémité de plus long que la largeur de ses tiroirs, afin de plier ces extrémités à angle droit pour les fixer sur les côtés. Une seule petite pointe suffit pour cette fin. Avez-vous de grosses pièces à placer, comme papillons, sphinx, etc., vous distancez vos bandes transversales ! En avez-vous au contraire de petites, comme des noctuelles ou autres, vous rapprochez vos bandes, ce qui se fait très facilement en enlevant les pointes des extrémités qu'il suffit d'enfoncer avec le pouce seulement. De cette façon il est très aisé de voir vos spécimens en dessus et en dessous en tournant le tiroir, sans toucher à vos insectes en aucune façon. En enlevant les spécimens fragiles pour les examiner, quelque précaution que l'on prenne, il est toujours très difficile de ne pas les mutiler en quelque façon, antennes rompues, pattes enlevées, etc.

Nous trouvons dans ce mode un autre avantage, c'est celui

d'interdire à peu près toute retraite aux larves des dermestes et autres pestes des collections, en ne leur offrant pour ainsi dire que le verre et le métal qui ne peuvent leur convenir.

---

## UNE EXCURSION A CHICAGO.

(Continué de la p. 32.)

---

Disons aussi que si ceux du bas de l'échelle n'ont pas scrupule de s'installer aux premiers échelons en attendant qu'on les y déloge, d'un autre autre côté, les dignitaires, les titulaires des postes honorables, tout en ne voulant rien céder de leurs privilèges, ont bien peu souci d'observer le décorum, de se soumettre à cette étiquette qui fait distinguer partout les hommes de haut rang et commande le respect. Comment reconnaître un magistrat et lui accorder le respect qui lui est dû, dans cet efflanqué yankee qui, dans un salon d'hôtel, fait le V consonne au moyen d'un dossier de chaise placé devant lui, en présentant ses semelles aux dames qui sont au-delà ? Comment reconnaître un ministre de l'évangile dans cet énergomène qui, hissé dans une chaire et souffrant de la chaleur, se débarrasse de son habit pour se livrer avec plus d'aise à ses ébats ? Et jusqu'aux dignitaires même de l'église catholique qui parfois s'oublie à cet égard. Un curé voisin d'un lac me racontait qu'ayant un jour la visite d'un prêtre du Canada, comme la chaleur était très grande, il proposa à son ami de se lever de bonne heure le lendemain, pour aller un moment prendre le frais sur l'eau. Avant cinq heures ils étaient à la rive. Ils détachent une légère embarcation et s'éloignent au large. Ils voient devant eux un grand homme, seul dans un canot, avec sa chemise ouverte à la poitrine et ses bretelles enroulées aux hanches pour retenir ses pantalons. L'approchant de plus

près, le curé croit reconnaître son évêque. Mais, Monseigneur c'est bien vous, si je ne me trompe ?

— Eh ! bien, oui ! je fais comme vous, je viens prendre la fraîche.

Il n'y avait là nulle ombre de faute sans doute, mais comment des fidèles qui l'auraient rencontré dans cet accoutrement, auraient-ils pu reconnaître l'homme de Dieu, l'image du Christ, *sacerdos alter Christus*, et conserver la haute idée qu'ils se font toujours des ministres des autels et encore plus des pontifes ? Il va sans dire que cet évêque était un yankee pur sang.

L'Américain a horreur de la médiocrité ; il faut que par un moyen quelconque, il s'élève au dessus de sa classe ; l'humilité, la mortification, et toutes ces vertus qui produisent les grands dévouements, les généreux sacrifices qui font les saints, ne sont point dans son programme, lui sont totalement inconnues ; fidèle au drapeau qui le guide, il faut qu'il s'élève et s'élève sans cesse.

— Mais est-ce que ce tableau n'est pas trop chargé ? A vous entendre, tous les Américains se rangeraient sous l'étendard de satan ! Est-ce que Dieu ne se trouve pas ici ?

— Non, il ne s'y trouve pas ; ou s'il s'y trouve, il n'y règne pas ! En voulez-vous la preuve ? Prenons les statistiques.

Quelle est la population actuelle des Etats-Unis ? 64 millions en chiffres ronds ; et sur ces 64,000,000, combien y en a-t-il qui ont une religion quelconque ? 22 millions seulement ! Vingt deux millions seulement rendent un culte au Créateur ; reste donc 42 millions qui ne reconnaissent pas le maître suprême, ne lui rendent aucun culte !!! N'est-ce pas un fait stupéfiant ! A la question des recenseurs : quelle religion avez-vous ? il s'en est trouvé 42 millions qui ont répondu : aucune. Nous envoyons des missionnaires jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'aux îles les plus écartées de l'Océanie, pour an-

moncer l'évangile, et nous avons à notre porte, parmi nous, pour ainsi dire, une population de 42,000,000 d'infidèles, qui ne connaissent pas Dieu, ou lui refusent tout hommage, qui retournent à la barbarie, en faisant prévaloir la loi du plus fort ! et cela en pleine civilisation, en plein XIXe siècle !

En France, des athées et des libres penseurs font la guerre à Dieu ; ici on ne lui fait pas la guerre, on se contente d'affecter de ne pas le connaître, et le nombre de ceux que l'on entraîne est si grand, qu'on en assure à Satan un triomphe encore plus éclatant. Au reste, à peu près même manière de procéder : écoles sans Dieu là, écoles sans Dieu ici ; corrompre la jeunesse, n'est-ce pas le plus sûr moyen de perdre une génération ? Avec tous les soins que prennent les familles chrétiennes pour l'éducation de leurs enfants, il arrive encore quelquefois que les parents aient à pleurer des écarts déshonorants ; imaginez quels citoyens on doit faire en élevant des enfants comme des petits chiens ou des petits chats, sans religion aucune, le père ne croyant pas en Dieu, et la mère en agissent de même, le plus souvent. Quel frein mettre alors aux débordements d'une jeunesse emportée par ses passions ? Hors la crainte de Dieu que reste-t-il ? il n'y a plus que la crainte de l'échafaud. Aussi on s'affublera d'un vernis extérieur d'honnêteté, pour en imposer à des yeux peu clairvoyants, mais en dessous, à l'abri des regards, on ne reculera devant aucune infamie pour atteindre le succès que l'on convoite, pour parvenir au but qu'on poursuit.

Le cœur de l'homme est un abîme de perversité ; Dieu écarté, bien que souvent ses méfaits portent en eux-mêmes leur châtiment, rien ne pourra plus le retenir sur la pente du vice. Voyez la France qui voulant se passer de Dieu se dépeuple dans une progression alarmante, parce que, reniant la Providence, on viole les lois naturelles les plus saintes en restreignant la reproduction. L'excédant des naissances sur les décès qui va toujours en décroissant en France, en est rendu aujourd'hui à 1.19 par mille ; or avant cinq ans, les décès l'emporteront sur

les naissances. Et ne voila-t-il pas que vos statistiques constatent le même état de choses ici. Votre population augmente, non par le chiffre seul de la reproduction, mais par l'immigration considérable qu'elle reçoit chaque année, ces nationalités étrangères ayant encore des familles fécondes ; mais pour les Américains proprement dits, ils s'en vont s'éteignant graduellement sous la loi de ces infâmes pratiques. Le journal de votre ville, la *Tribune*, contenait tout dernièrement des révélations étonnantes à ce sujet. Et croiriez-vous qu'il se trouve des femmes canadiennes et bien élevées qui n'ont pas horreur de telles pratiques ? Ne sont-elles pas véritablement *américanisées* celles-là ? Vous mettez de côté la Providence, pour chercher un faux bonheur en violant ses lois ; mais cette divine Providence saura bien vous trouver ; vous n'échapperez pas à son contrôle ; et en répudiant sa puissance, vous amassez sur votre tête des charbons ardents. (1)

J'ai donc eu raison de dire que si Dieu se trouvait aux Etats-Unis, il n'y régnerait pas, puisque les deux tiers de la population de ce pays confessent ne pas le connaître, ou du moins lui refusent tout culte.

(1) Mes lecteurs me sauront gré, je pense, de mettre ici sous leurs yeux les judicieuses réflexions que faisait sur le sujet, l'excellent journal canadien le *New-York-Canada*, tout dernièrement, depuis que ce qui précède est écrit.

“ On a parlé souvent de la fécondité des familles canadiennes. Hélas ! cette vertu des peuples chastes s'ébranle et chancelle tristement sur ce sol américain où la passion du gain et du luxe est si forte qu'elle fait oublier les devoirs les plus sacrés. Nos familles canadiennes, nous le constatons avec douleur, ne sont pas toutes exemptes de ce fléau social. On veut imiter si bien les américains qu'on ne leur emprunte pas seulement leur langue, mais on se complait dans leurs habitudes criminelles. Ces mœurs se généralisent tellement au milieu de nos compatriotes que des médecins canadiens du Massachusetts et de l'Etat de New-York nous ont déclaré que la diminution dans le chiffre des naissances canadiennes, provoquée par l'application de la théorie de Malthus, était devenue tout à fait alarmante pour notre race.”

2° Le deuxième des vices qui ravagent le monde, est l'avarice, la cupidité, l'amour de l'argent ; et ici encore les Etats-Unis nous offrent le spectacle des plus scandaleuses fortunes, de la plus révoltante exploitation de l'homme par l'homme, de la plus libre carrière à toutes les intrigues.

En voyant ces lignes sans fin de résidences princières, telles qu'en exhibent les avenues Michigan, Wabash, etc., je n'ai pu me défendre de cette pénible pensée : que de sueurs, de labeurs jusqu'à l'épuisement peut-être, ont coûté à de pauvres malheureux ces palais où trônent les rois de la fortune ! des sybarites sans conscience dans leur oisiveté !

— Mais n'y a-t-il pas partout des richesses légitimes ? N'est-il pas permis au fils qui a hérité d'une fortune considérable, de la posséder, d'en continuer même l'exploitation en l'accroissant ? N'y en a-t-il pas qui, sans ressources au début, par leur travail et au moyen de spéculations honnêtes dans le commerce ou l'industrie, ont pu parvenir à une fortune légitimement acquise ?

— Tout cela est très vrai ; mais ces cas ne sont pour ainsi que des exceptions ici. Prenez en particulier l'histoire d'un chacun de ces richissimes, et scrutez les phases qui ont marqué son existence, vous en serez convaincus. La voici cette histoire pour la plupart.

Sans ressources d'abord, on s'est associé à quatre ou cinq compagnons à peu près de même valeur. Puis, projetant le plan d'une grande industrie quelconque, on a fait miroiter aux yeux des capitalistes des intérêts énormes, que leurs capitaux rapporteraient dans cette entreprise. Les parts sont souscrites et une partie payée. On érige les bâtisses, filatures, moulins, usines quelconques. Ne pouvant pas même rencontrer les déboursés nécessaires avant la mise en activité, on fait cession. L'un des associés rachète le tout à vil prix, en payant, par exemple, 20 cts dans la piastre, et en faisant perdre ainsi des gages retenus à de pauvres ouvriers, maçons, menuisiers, for-

gerons, etc., en en mettant souvent plusieurs dans une détresse extrême. Voilà enfin l'exploitation en marche, mais il faut encore des fonds pour l'alimenter; ce sera l'occasion d'une nouvelle banqueroute, en laissant encore sur le pavé des centaines d'ouvriers peut-être à salaires arriérés. Les capitalistes prêteurs y perdront bien quelque chose, eux aussi, mais que sont quelques unités sur des millions, et ces millions ils les ont obtenus par des moyens semblables, peuvent-ils hésiter à aider ceux qui veulent marcher sur leurs traces? Ce ne sera souvent qu'après des quatre et cinq banqueroutes répétées que l'exploitation pourra rapporter des dividendes, et à chacune de ces banqueroutes, on aura jeté sur le pavé, on aura réduit à la misère, des centaines de familles de pauvres ouvriers. C'est là l'histoire de presque toutes les usines qui progressent aujourd'hui. Et interrogez les ouvriers de quelques années d'exercice, ils vous raconteront comment, eux pauvres et chargés de familles, ils ont perdu ici trois mois de salaire, là six mois, un an ou davantage encore. Et maintenant que ces adroits banqueroutiers, ces bourreaux de la classe laborieuse se prélassent sous leurs lambris de marbre, ne peut-on pas dire que c'est avec les sueurs du pauvre que ces riches marbres ont été polis, que ce sont peut-être les pleurs de veuves chargées d'orphelins qui ont tissé les riches étoffes qui les protègent contre les rayons du soleil dans leurs demeures, ou contre des regards indiscrets qui feraient naître des remords dans leur cœur, s'ils étaient susceptibles d'en avoir? Oh! il est facile de s'enrichir quand on n'a pas de conscience. Aussi est-il difficile pour un riche de se sauver. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a proclamé.

Sans doute il est des fortunes légitimement acquises, et il n'est pas surprenant qu'ici, à Chicago, cet entrepot de tout le commerce de l'ouest, plusieurs de ces fortunes, avec l'esprit entreprenant qui caractérise l'Américain, ont pu se réaliser en fort peu de temps. Mais j'ai des doutes, et des doutes non dénués de fondement, sur la légitimité du plus grand nombre,

surtout parmi les industriels de la Nouvelle-Angleterre et les concussionnaires déguisés du gouvernement fédéral.

3° Venons en maintenant au troisième des vices qui perdent les hommes. Ce vice est la sensualité, c'est-à-dire, l'amour du confort matériel de la vie, des plaisirs, du luxe, de tout ce qui flatte nos sens pervers. Et sur ce point, libre carrière ici, champ presque sans limites aux ravages de ce vice.

Quel frein mettre aux passions impétueuses de la jeunesse dans une population qui ne reconnaît ni religion, ni Dieu ? Celui qui ne craint pas Dieu que peut-il craindre, sinon l'échafaud ? Hors ce danger il se croit tout permis ; les désordres moraux les plus reprehensibles n'ont rien pour lui de répugnant, et il s'y livre sans contrainte, autant de fois qu'il en peut trouver l'occasion. Aussi comptez dans votre ville les maisons de désordre qui envahissent des rues presque entières, les théâtres où l'on prêche le crime ouvertement ; assistez à la police correctionnelle ou aux assises criminelles, vous y entendrez presque à chaque fois le récit de crimes qui sont la honte de l'humanité, des circonstances de perversité dans leur exécution qui font frémir d'horreur les personnes mêmes les moins sensibles !

Et ce luxe dévergondé qu'on affiche partont, cause des plus efficaces de la ruine des familles ; cette recherche immodérée des aises de la vie, il faut se donner du confort, il faut paraître, qu'on en ait les moyens ou non, si l'on n'a pas l'argent tout prêt on emprunte au détriment des nécessités qu'exige le soin de la famille, pour satisfaire ce goût de toilette, de mise, d'ameublement bien au-dessus de sa position et de ses ressources. Que dire d'un simple ouvrier qui, n'ayant absolument aucune avance, se charge de dettes pour couvrir sa femme d'une robe de \$50 ? Si cette femme avait tant soit peu le sentiment des convenances et comprenait sa position, elle se refuserait à cette folle dépense. Eh ! je vous le demande, à qui voulez-vous en imposer par ces toilettes recherchées, ces ameublements

dispendieux ? Est-ce que tous ceux qui vous fréquentent ne connaissent pas à peu près vos ressources ? Au lieu de s'extasier sur le luxe que vous étalez, ne diront-ils pas plutôt : en voici un qui veut nous donner le change, se faire passer pour bourgeois lorsque nous connaissons bien que ce n'est qu'un simple petit ouvrier, et qu'il s'endette pour s'affubler ainsi de plumes de paon. Voulez-vous sortir de votre état et vous ranger dans une caste élevée ? Mais qu'on vous fasse parler, on verra tout de suite que vous n'êtes qu'un ignorant prétentieux, et ainsi au lieu de la considération et des honneurs que vous poursuivez, vous ne réussirez qu'à vous couvrir de ridicule. Que de Canadiens se sont perdus ici dans cette funeste voie ! Des ouvriers qui n'ont encore qu'un enfant ou deux et qui gagnent jusqu'à \$2 et \$3 par jour, pourraient, s'ils vivaient économiquement comme ils le faisaient en Canada, en quelques années seulement, s'acquérir une honnête aisance ; mais après des cinq et des dix années de service, il sont encore dans la gêne, chargés de dettes, grâce à ce luxe irrationnel, à cette méconnaissance de leur position, à cet esprit américain qui les a dominés.

\* \* \*

La St Jean-Baptiste. — La procession ; aimable compagnon de voiture ; affluence dans les rues. — Le concert ; un orateur enporté. — Le banquet.

Mais voici qu'arrive la St Jean-Baptiste, que l'on veut célébrer avec grande pompe. Divers comités se sont activement occupés de la fête et on veut lui donner tout l'éclat possible.

Mais c'est une fête canadienne, et il faut la célébrer aussi à la façon canadienne. Comme nous ne sommes nullement américanisés, nous, que nous ne sommes pas un peuple sans Dieu, nous ne manquons pas de donner à la religion le pas dans toutes nos solennités. L'Eglise a son rôle assigné dans toutes nos fêtes ; ici, dans nos grands deuils, elle pleure avec nous, elle crie pour nous pitié et miséricorde à celui qui a dit : bienheu-

reux ceux qui pleurent. Là, partageant notre joie dans nos réjouissances, elle nous fait entendre ses chants d'allégresse, en nous invitant à rapporter à l'auteur de tous les dons, tous nos succès et nos joies dont il est la source. On avait donc décidé de débiter le matin par une grand'messe solennelle, puis, devait suivre la procession, avec musique, drapeaux, chars emblématiques, etc, pour se terminer le soir par un grand concert et un banquet.

Dès le grand matin, on aurait dit qu'une étincelle électrique était passée instantanément dans toutes les résidences canadiennes, pour réveiller le sentiment patriotique partout où il n'était pas complètement éteint, car dès 6 h. on ne voyait de toutes parts que pavillons, banderolles, oriflammes aux portes et aux fenêtres de nos compatriotes ; ici le bas seulement d'une résidence étant pavoisé, là le haut, et souvent la maison entière, suivant qu'elle était occupée en entier par des Canadiens, ou en partie seulement.

A 9 h., heure de la grand'messe, on ne voyait aux abords de l'église que des groupes en habits de fête, des cavaliers gambadant ci et là pour donner des ordres, et de nombreux carrosses pour la procession qui devait suivre.

Le Rév. M. Côté, maintenant curé d'Aurora, et pendant plus de 20 ans curé des Canadiens de Chicago, officia à la grand'messe qui fut cependant chantée à la façon irlandaise ou américaine, en supprimant l'introït, le graduel et les autres parties de chant grégorien. L'assistance était très nombreuse, malgré l'absence forcée de la plupart des officiers de la société, pour veiller à l'organisation au dehors.

M. l'abbé Lesage, curé de St-Georges de Kankakee, avait été chargé de faire le sermon, il s'en acquitta très convenablement, surtout au point de vue littéraire.

La messe finie, on s'occupa sans délai de l'organisation de la procession, voitures de gala, chars emblématiques, riches bannières, bandes de musique, etc.

Tous les abords de l'église Notre-Dame, qui occupe le coin de la place Vernon et de la rue Sibley, n'étaient qu'une masse grouillante de piétons à travers les nombreux carosses que dominaient les pavillons aux diverses couleurs, les lances métalliques des officiers, les bannières emblématiques et les cuivres des musiciens dans leur élégant costume, montés sur leurs chars.

La dizaine de membres du clergé présente à la fête, fut accaparée par les divers officiers de la Société pour occuper leurs voitures. J'eus l'honneur d'être accueilli par le secrétaire de la Société, M. Verville, jeune encore, plein de prévenances et d'un fort bon sens. Par un oubli sans doute, il se trouva que nous ne fûmes que trois dans notre carrosse à deux chevaux, destiné à en prendre quatre. Notre troisième compagnon de route fut le Rév. M. Mirvel ou Mivel, je ne me le rappelle plus au juste, curé de la paroisse de St-Jean-Baptiste, aussi dans la cité de Chicago et paroisse canadienne. Excellent homme et curé parfait je veux le croire, mais caractère le plus original qu'on puisse rencontrer. Je ne sais s'il est sorti du cerveau ou de la cuisse de Jupiter, mais je ne serais pas éloigné de croire que le brave homme se croit descendu de l'Olympe pour régenter tous les humains. Il suffisait à peine à faire ses critiques à droite et à gauche, et à donner des leçons à tous ceux qui pouvaient l'entendre. Ici il enseignait à un cavalier comment on se tient sur sa selle, à un autre comment on doit tenir les rênes, bref on l'aurait pris pour le *Deus ex machina* de cette immense association.

— Vous n'êtes pas Canadien ?

— Non, suis Belge, et il y a 23 ans que je demeure aux Etats-Unis.

— Vous avez été, je suppose, officier de cavalerie ?

— Non, mais je sais comment doit se comporter un cavalier.

— Médecin, peut-être ? car en montant dans la voiture

vous vous êtes recrié contre l'imprévoyance du cocher qui avait permis au soleil de chauffer fortement le coussin du siège où il fallait s'asseoir.

— Je n'ai été ni médecin, ni clerc médecin, mais ne pas s'asseoir sur un siège brûlant, est un principe d'hygiène que doit connaître tout homme qui a tant soit peu le soin de sa santé.

— Vous êtes heureux de savoir tant de choses.

Pour une conversation à bâtons rompus, ou plutôt en forme de catéchisme, par questions et par réponses, comme dans celle qui précède, la chose était possible ; mais inutile de l'amener à un sujet tant soit peu suivi, au récit d'une petite anecdote par exemple, il vous coupait la parole au milieu même d'une phrase pour donner ses commandements quelque part, ou planter ses réflexions incongrues. Force nous fut à M. Verville et à moi de garder à peu près le silence pour faire chacun, à part soi, une étude de mœurs, nous contentant d'admirer tout ce qui frappait nos regards, et remettant à d'autres moments le récit de nos impressions.

La procession, sur une longueur de 2 à 3 milles, défila lentement à travers diverses rues jusque sur le bord du lac, où se trouve la résidence du maire qu'il nous fallait saluer.

C'était un spectacle nouveau et inouï pour Chicago ; jamais on avait été témoin de semblable démonstration. Les yankees qui auraient pu croire auparavant que ce n'était rien que les Canadiens-français, ont pu se convaincre là qu'ils étaient quelque chose.

Partout sur le parcours c'était une affluence de peuple dans les rues pour voir le défilé ; les boutiques des commerçants se vidaient pour laisser sortir et commis et chalands ; les gens en route d'affaires s'arrêtaient étonnés ; il n'y avait pas même jusqu'aux servantes de cuisine qui ne voulussent laisser leurs entre-sols, et venir s'installer sur le bord du trottoir, avec

leurs manches retroussées et leurs tabliers souillés pour satisfaire leur curiosité.

A de certains endroits, l'aspect de tous ces spectateurs offrait réellement un coup d'œil sans pareil. A la rencontre de la rue State, par exemple, c'était une mer de têtes parsemée de voitures et de tramways, demeurant stationnaire à la vue de ce spectacle inouï pour elle. Les grandioses palais du commerce dans ce quartier, nous montraient à toutes les fenêtres de leurs douze et quatorze étages, des faisceaux de têtes partageant la stupéfaction des occupants de la rue. Tramways de gauche et de droite, tant les funiculaires que ceux à chevaux, étaient dans le repos, pour laisser se terminer le défilé. Imaginez une digue gigantesque surgissant spontanément au travers d'un fleuve tout chargé de vaisseaux de tout genre et en en interrompant forcément le cours, ou encore l'ouverture de ces ponts levis comme on en voit en maints endroits, qui vient subitement vous arrêter dans votre marche et vous imposer un arrêt, quelque motif que vous ayez de vous hâter, ainsi notre procession venait s'interposer et commander un arrêt à ce courant si actif des affaires du commerce et de l'industrie, quelque légitime qu'eût pu être l'obligation pour les intéressés de ne souffrir aucun retard. Aussi loin que la vue pouvait se porter à ces croisées de rues, ce n'était que masses de têtes ainsi forcément mises au repos. Aussi la *Tribune* rendant compte de la démonstration, disait-elle qu'un demi million de personnes avaient figuré à la fête.

Et dans ces foules compactes, malgré le repos forcément imposé, pas une récrimination, pas une bousculade, partout un ordre parfait. On semblait comprendre la noblesse, le sublime du sentiment qui animait les démonstrants, et on ne pouvait se refuser à l'accueillir par un religieux respect.

Et de même qu'à la baissée des ponts levis, le flux des affaires reprend incontinent son cours, ainsi derrière nous, tramways, voitures privées, piétons continuaient leurs mouve-

ments, comme si de rien n'eût été, libre aux gamins toujours avides de ce qui sort du commun, et à ceux qui mal placés n'avaient pu que voir partiellement le défilé, de se transporter dans une autre rue pour mieux nous observer au retour.

Parvenus à la dernière avenue qui suit le bord du lac, comme cette avenue est très large, nous tournons à droite pour passer devant la résidence du maire qui se trouve tout auprès.

Nous saluons le maire en passant devant sa demeure. M Greger est un vieillard à chevelure grizzonnante, semblant encore plein d'activité. Il nous paraît un type pur de Yankee, cependant on nous dit que c'est un français, c'était auparavant M. Gréger. Vous demanderez peut-être, s'il est catholique ? Oh ! non. Protestant alors ? Pas davantage, il est *américain*, c'est tout dire. Debout, tête nue sous son portique, il salue de la main chaque voiture à son passage. On le dit bienveillant et très affable.

A quelques arpents plus loin, comme la rue est très large, la procession se replie sur elle-même, permettant ainsi à tous de voir le défilé en entier, ce qui ne nous était pas possible lorsque nous marchions les uns à la suite des autres.

Nous revenons à notre point de départ en suivant des rues à peu près parallèles à celles que nous venions d'occuper, et partout c'est la même affluence, la même curiosité ou plutôt l'admiration qui attire le peuple sur notre passage.

Arrivés à une certaine rue de l'autre côté du canal, notre compagnon de voiture nous dit qu'il descendait là, qu'il se trouvait là plus près de sa demeure.

— Comment appelez-vous cet abbé, demandai-je à M. Verville, après son départ ?

— Mevel, Mirevel ou Mirebel, je ne sais pas au juste.

— Pour Mirevel, passe, mais pour sûr ce ne peut être Mirebeau.

Comme les européens, lorsqu'ils nous visitent, nous donnent souvent des exemples de suffisance, de sot orgueil, de prétentions, en se croyant supérieurs à tous ceux qu'ils rencontrent en Amérique, et en se permettant de faire la leçon à tout le monde. Chaque peuple a ses qualités et ses défauts, et quand on en vient aux individualités, il est toujours fort malvenu l'étranger qui prétend se donner comme un type des qualités de ses nationaux, en en répudiant les défauts. D'ailleurs nul ne se soumet à recevoir des leçons, si ce n'est d'un maître qualifié comme tel. J'en ai rencontré plus d'un en Europe, et surtout en France, de ces redresseurs de torts, et toujours je les ai trouvés peu délicats, maussades, et dignes souvent d'être jugés de malappris.

C'est assez la façon en France de reprendre tous ceux qu'on surprend à faire quelque faute de langage, ou même en défaut sur quelque point. Et cette manie de régenter ainsi, pousse quelquefois nos frères d'outremer à des reculades des plus humiliantes.

Faisant route pour l'Orient en 1881 en compagnie d'un bon nombre de Français et de Belges, j'avais pu remarquer qu'on ne se gênait en aucune façon de se faire ainsi la leçon, provoquant parfois des ripostes peu agréables. Je me promis de tendre un piège, en quelque occasion, à ces régenteurs si zélés. Nous étions un jour au Caire en Egypte, à visiter la mosquée Méhémet-Ali, sur le haut du cap où elle est assise. Je rejoins un groupe de mes compagnons, appuyés sur le parapet du haut du cap, et plongeant le regard en bas de l'escarpement en cet endroit.

— C'est le saut du Mamelouk, s'exclamaient-ils, venez voir le saut du Mamelouk.

— Mais qu'est-ce que le saut du Mamelouk ?

— Comment, vous ne savez pas ce que c'est que le saut du Mamelouk ?

— Je vous avoue franchement que, quoique connaissant beaucoup de choses, je n'ai qu'une idée fort confuse de ce saut de Mamelouk, veuillez donc bien m'expliquer la chose.

— Oh ! mais, lisez cette page d'histoire, si vous voulez apprendre ce que tout le monde sait.

— Mais vous êtes des farceurs ; je vous demande de me renseigner sur un fait que tout le monde sait, et vous me renvoyez à l'histoire. Oh ! je connais votre motif ; si vous ne répondez pas à ma question, c'est que vous n'êtes pas capables de le faire, malgré vos fanfaronnades. Et bien ! je vais vous le dire, moi, ce que c'est que le saut du Mamelouk. Et là dessus, je racontai comment le chef des Mamelouks en se voyant trahi, et condamné à être massacré avec tous ses compagnons, lança son cheval dans le vide, de ce point au bas du cap. On le croyait bien mort, mais il n'en était rien ; la noble bête seule avait perdu la vie, et le cavalier s'en était retiré blessé seulement.

Faites de l'histoire maintenant, même lorsque vous ne la connaissez pas. Tableau !

Il était près de 2h. lorsque nous arrivâmes au presbytère.

Dîner, se reposer un peu, dire notre office, ne nous laissaient guère que le temps de nous préparer au concert suivi du banquet qui devait avoir lieu dans la soirée.

Nous nous rendons vers les 8 h. dans une immense salle où devait se terminer la fête.

Le concert devait être éminemment canadien, cependant dans les divers groupes, avant l'ouverture de la séance, on n'entendait guère de français. Oh ! il est facile de le constater, on répudie sa langue, on se fait gloire de parler l'anglais.

Plusieurs orateurs du Canada avaient été invités, la plupart firent défaut à l'appel. On comptait surtout sur la présence de M. Fréchette, comme ancien citoyen de Chicago, mais on donna

lecture d'une lettre d'excuse de ce monsieur, que des affaires urgentes retenaient au Canada dans le moment. M. Christin, avocat de Montréal, fit une conférence des plus patriotiques, il insista surtout sur l'importance de conserver sa langue, et de se montrer de véritables Canadiens. Les applaudissements ne lui firent pas défaut, mais en convertit-il beaucoup ? Je n'oserais l'affirmer. On semblait dire en chuchotant dans la langue de John Bull : il faut t'applaudir, mais ne vas pas croire que nous nous gênions sous ce rapport.

Plusieurs morceaux de musique, d'exécution parfaite, chansons variées, compte-rendu du Président, quelques autres orateurs, entre autres M. le curé Bergeron et moi-même amenèrent l'assemblée à 10h. passées, heure fixée pour le banquet. Mais comme il manquait encore quelque chose aux préparatifs, voici que se présente un nouvel orateur dans la personne du Dr Paquin de Chicago même pour le moment, venant d'y fonder un journal, *Le Combat*. " Messieurs, dit-il. je ne veux pas faire un discours, car quand je fais des discours, je ne sais plus finir ; je ne veux que vous faire quelques remarques." Et voici la voile tendue ; il parle, parle et parle encore. Avec de puissants poumons et d'une élocution très facile, il fait entendre parfois des élans d'un patriotisme sincère, et avec une chaleur de débit capable de porter la conviction, si l'auditoire eût été moins fatigué dans le moment. Mais la verve excitée ne connaît plus de frein. A mesure que les chuchotements deviennent plus bruyants dans tous les coins, il prend un diapason plus élevé, et c'est toujours le même flux de paroles, et pendant plus d'une heure il continue ainsi, malgré la chaleur excessive qu'il faisait là. J'étouffe, me dit-il, après avoir terminé, il n'y a pas d'air ici.

— Mais il fallait terminer plus tôt, je crains vraiment quelque coup de sang pour vous.

— Oui, il le fallait, mais une fois lancé, je ne suis plus maître de moi, je ne saurais finir.

Tel un coursier emporté, haletant, blanc d'écume, se précipite toujours bien que personne ne le commande. Que n'est-il donné à ceux qui ont tant de feu, de pouvoir gratifier de leur fugue tant d'orateurs qui sont toujours dans la pénurie de cet article.

Il était près de 11.30 h. lorsqu'on nous invita à descendre au réfectoire où nous trouvâmes d'immenses tables profusément chargées de tous ces rafraîchissements et friandises qui peuvent flatter le goût. Là encore après avoir satisfait aux exigences de l'estomac, il fallut pérorer. Nous eûmes le plaisir d'entendre le Rév. P. Marcile, du collège de Bourbonnais. L'éminent professeur nous fit passer un bien agréable quart d'heure, car ce n'était pas une improvisation, mais un discours étudié et débité avec une éloquence vraiment entraînante. Il fait toujours plaisir d'entendre de la littérature ainsi soignée et irréprochable. C'est le dessert du goûter, dis-je à mon voisin, et il est excellent.

Il était près d'une heure du matin lorsque tout le monde se retira, satisfait de ce qu'aucun accident désagréable n'était venu troubler la fête.

\*  
\* \*

Parcs ; le *Lincoln-Park*, sa ménagerie ; lions de mer ; la *Victoria regia*, etc. — Fleurs ; l'*Elzeveria metallica*. — Boire au chalumeau. — Empiètements sur le lac. — Le *South-Park*.

Il n'est peut-être pas de ville qui soit mieux pourvue de parcs que Chicago. On peut en compter, je pense, 8 à 10 dont quelques uns d'une étendue considérable. Le plus remarquable entre tous est le *Lincoln-Park*, situé à l'extrémité Nord-Est de la ville, sur la rive même du lac. Outre ses bosquets, ses pelouses, ses superbes allées, ses pièces d'eau, il possède encore une ménagerie considérable et qui s'augmente tous les jours, ce qui n'ajoute pas peu à l'attrait qui y attire les visiteurs. Lions, tigres, panthères, léopards, jaguars, éléphants, chameaux, chevreuils, buffes, cerfs, mouflons, loutres, ours, aigles, alligators, tortues, etc., etc., y ont là de superbes représentants.

Presque toutes les pièces d'eau fourmillent de poissons

qui s'y multiplient d'une manière prodigieuse. Ajoutons que les bosquets sont aussi peuplés des volatiles du pays en grand nombre, qui trouvent table toujours mise dans les miettes des différentes loges des animaux, et des abris sûrs dans l'épais feuillage des fourrés.

Une certaine pièce d'eau ne contenait pas moins de 14 lions de mer qui y prenaient librement leurs ébats, tantôt simulant des attaques qu'ils se seraient portées les uns aux autres, et tantôt se poursuivant en folâtrant à leur manière, et toujours poussant le cri rauque qui leur est propre et qui n'est rien moins qu'agréable. J'ai admiré comment de si lourds animaux, dépourvus de pattes, au moyen seul de leurs ailerons et des mouvements de leurs corps, parvenaient à se hisser sur le sommet d'un rocher d'une hauteur de 10 à 12 pieds qu'on a construit au milieu de cet étang. Il y en avait toujours quelques uns d'étendus sur ce rocher se chauffant au soleil et paraissant s'y livrer au sommeil.

Dans une autre pièce d'eau, de médiocre étendue, j'ai reconnu la superbe *Victoria regia*, la reine des fleurs par ses dimensions, et l'on pourrait dire par l'ampleur de ses feuilles, puisqu'on en a mesuré de sept pieds de diamètre. Ces feuilles, peltées, et presque parfaitement rondes, reposent à plat sur l'eau avec un rebord d'une couple de pouces tout autour. Le limbe est tellement consistant, que sur l'Amazone, deux hommes ont pu s'y installer sans que la feuille ne sombrât. Elle n'était pas encore en fleurs, mais tout à côté, de superbes Nymphéas, roses, violettes, lilas, s'épanouissaient en pleine floraison. C'était la première fois que je voyais des Nymphéas à d'autres teintes que le blanc.

Je voyais bien de nombreuses pancartes, fixées par-ci par-là menaçant de la police tous ceux qui toucheraient ou endommageraient un objet quelconque, mais je pensais que ce règlement, excellent préservatif contre l'indélicatesse des badauds qu'on rencontre partout, pouvait souffrir quelque adoucissement

en faveur d'un scrutateur de la nature dans un but d'études scientifiques. Comme je faisais une chasse toute particulière aux mollusques, j'avais en maints endroits examiné les cailloux des bords des étangs, y cherchant quelques petites Limnées ou Physes attachées à ces roches, et toujours sans rien trouver. Je pensai que la Victoria, avec ses grandes feuilles à plat sur l'eau, pouvait peut-être avoir de ces petits mollusques attachés à sa surface inférieure. Je m'approchai en conséquence près du bord de l'étang et retroussai avec précaution le bord de l'une de ces feuilles pour l'examiner attentivement. Ma nièce qui se trouvait de l'autre côté de la pièce, voyant un policier se diriger de mon côté à pas précipités me cria, tout émue : " mon oncle, un homme de police, un homme de police." Mais redoutant peu l'action de l'autorité, n'étant pas coupable, je feignis de ne pas l'entendre et n'en continuai pas moins mes investigations, qui malheureusement furent sans résultat.

— Comme elles sont petites vos Victorias, dis-je au policier, lorsqu'il fut près de moi, les feuilles mesurent à peine deux pieds, et j'en ai vu aux Antilles de six pieds de diamètre.

— Attendez à septembre, répondit-il, vous les verrez autrement grandes.

Voyant sans doute qu'il avait affaire à quelqu'un qui connaissait les choses, il ne manifesta pas la moindre mauvaise humeur. J'ai pu remarquer d'ailleurs qu'il n'en était pas ici comme à Paris, où l'on ne peut mettre le pied sur le gazon sans avoir un gendarme pour nous molester. Il y a bien aussi ici de nombreuses affiches fixées çà et là, *keep off the grass*, ça s'entend qu'il ne faut pas faire un passage sur les pelouses, mais celui qui veut s'y étendre pour se reposer, les enfants qui y prennent leurs ébats, les familles qui y prennent leurs repas, tout cela semble dans l'ordre ou du moins est libéralement toléré.

Les familles, ou du moins les bonnes avec les enfants, viennent ici passer de superbes journées de campagne, pourrait-on dire. Si elles ne se sont pas pourvues de provisions, elles trouvent ici

des restaurants des mieux fournis, repas complets, lunches, bombons tout ce qui peut satisfaire l'appétit ou répondre à la gourmandise. Ajoutons qu'il y a aussi amples moyens de passer une agréable récréation, escarpolettes de tout genre, chevaux de bois, jeux de quilles, promenades sur l'eau, etc. Pour les courses sur l'eau il y a une foule d'embarcations des plus élégantes ; on nous en fit voir une simulant un cygne gigantesque qui tirerait un esquif, un mécanisme caché sous les ailes de l'oiseau faisant mouvoir des palettes pour agir dans l'eau comme des rames. Il y a aussi pour ceux qui préfèrent les courses terrestres aux marines, des voitures de tout genre à votre disposition, j'en ai vu une surtout, à deux étages, ne portant pas moins de 30 à 40 personnes à la fois.

Laissant les étangs et les intéressants prisonniers de la ménagerie, nous passons à la partie des fleurs, qui n'est pas la moins attrayante pour moi.

Une large allée, interrompue au milieu par un vaste bassin en pierre de taille, envoyant en l'air de puissants jets d'eau pour répandre un peu d'humidité dans cette atmosphère brûlante, est bordée de chaque côté de larges parterres, où des fleurs en profusion figurent des ornements variés d'une manière surprenante, rosaces, colonnes, globes, arabesques, etc., tout est représenté en fleurs aussi ornementales par leur feuillage que par leurs fleurs mêmes.

Dans les rosaces distribuées ci et là, je voyais toujours au centre une plante qui m'intriguait fort, je ne la voyais nulle part en fleur et ne me rappelais pas l'avoir jamais rencontrée ailleurs. La plante, à feuilles épaisses, pubescentes, de couleur grisâtre, ne s'élevant pas à plus de 6 à 7 pouces, faisait avec ses larges feuilles étalées en rosace, un superbe centre aux grandes rosaces mêmes dont elles semblaient la tige commune ou le noyau principal. Leur couleur gris souris contrastait agréablement avec le rouge sang-de-bœuf des Coleus, les fleurs

roses, blanches, jaunes des Bégonias, petunias, phlox, chrysanthèmes, etc., etc.

Avisant un homme nettoyant une allée avec un rateau,

— Connaissez-vous le nom de cette plante, lui dis-je ?

— Oh ! non ; ce n'est pas ma partie, demandez-le à ce monsieur que vous voyez en manches de chemise près de la serre il vous le dira.

— C'est sans doute le directeur du jardin ?

— C'est lui-même.

J'aborde donc le monsieur et lui répète ma demande.

— C'est, me dit-il, l'*Elzeveria metallica*.

— Elle vient sans doute des Indes Orientales ?

— Non, de l'Australie.

— Et celle-ci en lui en montrant une autre, d'où vient-elle ?

— De l'Australie. — Cette autre encore ? — De l'Australie.

— Je vois que vous tirez beaucoup de l'Australie.

— C'est que nous avons là des plantes beaucoup plus rares et fort belles.

Puis, m'introduisant dans les serres, il me fit voir ses bûches à multiplication, et beaucoup de plantes exotiques qui ne pourraient résister en plein air. Je revis avec plaisir plusieurs plantes que j'avais admirées aux Antilles, telles que le Giroflier, le Muscadier, le Caféier, la Fougère en arbre, etc., etc. J'y vis aussi un misérable Figuier de l'Inde, *Bannyan tree*, cet arbre gigantesque qui s'élève de 50 à 60 pieds, couvrant par ses tiges adventives des espaces de 20 à 30 arpents parfois, était fort gêné pour se déployer à l'aise, dans une serre de 15 à 18 pieds de hauteur ; aussi ses tiges, moins grosses que le bras, se rabat-

taient-elles en grêles filets, épars sur le sol, et semblaient implorer la liberté dans leur étroite prison.

Avant de quitter cette Eden, nous entrâmes dans un restaurant pour nous rafraîchir un peu. Nous demandons des liqueurs à la glace ; elles sont aussitôt prêtes, on les fait mousser un instant, et pour neutraliser l'action de la glace sur les dents, on nous présente deux forts tuyaux de paille, que nous plongeons au fond des verres et qui, comme des chalumeaux, nous amènent la liqueur au fond de la bouche. Rien de plus agréable que cette manière de boire, la liqueur ne nous parvenant que lentement par ces grêles filets, nous permet de la savourer davantage, en nous garantissant de l'effet d'un rafraîchissement trop subit, si dans la soif qui nous presse, nous l'absorbions en traits précipités.

Nous opérons le retour par la large avenue qui borde le lac, mais je remarque que nous n'avons qu'une vue bien imparfaite de la rive. C'est que continuellement on empiète sur l'eau pour convertir l'espace en terre ferme. On construit à deux ou trois arpents au large, une espèce de digue parallèle à la rive. A chaque gros temps les vagues poussées par le vent franchissent cette digue avec le sable qu'elles charrient. L'eau se retire petit à petit par les interstices de la digue, mais le sable se dépose et reste là. Avec le temps l'eau finit par disparaître complètement en dedans de ce barrage, et des décombres s'y ajoutant, on en vient à avoir un terre-plein de niveau avec le reste de l'avenue. On voit en plusieurs endroits des restes de ces anciennes digues, et on a peine à croire que l'eau soit jamais venue jusque là.

\*  
\* \* \*

L'art à Chicago. — Vitraux coloriés. — Chevaux coiffés. — Un officieux du public. — Le *South-Park* ; admirables ornements florales.

J'ai dit p. 27 que l'art n'avait pas encore fait son entrée dans la reine de l'Ouest ; MM. les Chicagotins, commencent à

s'apercevoir qu'ils sont en défaut sous ce rapport, car depuis que ceci est écrit, j'ai lu ce qui suit dans le journal *La Curiosité Universelle*, de Paris.

“ *The Art Institute* de Chicago a reçu du Président C. L. Hutchinson (1) un choix de tableaux des vieux mattres, parmi lesquels des œuvres de Rembrandt, Hobbema, Van Ostade, Van Dyck, Jean Steen, Terburg, Téniers, Adr. Van der Velde et Rubens ; puis des broderies et tapisseries espagnoles, ainsi que des antiquités grecques et romaines.” Voici qui est bien, c'est un grand pas dans la bonne voie.

Après la visite du *Lincoln Park*, il me restait encore à en voir quelques autres. M. le curé Bergeron m'ayant offert de me conduire au *South-Park*, je ne manquai pas d'accepter l'invitation.

Nous visitâmes en passant une manufacture de vitraux colorés, qu'on exécute d'une toute autre manière qu'en peignant simplement sur le verre uni ; le verre même, d'après cette méthode, est plus ou moins épaissi suivant qu'on veuille donner des jours ou des ombres. Ces vitraux, lorsqu'ils sont frappés par le soleil, nous offrent des réflexions de lumière du plus bel effet. On pose d'ordinaire aux coins de ces vitraux des boules de verre à facettes qui se trouvent ainsi à avoir toujours quelque-une de ces facettes en position pour réfléchir des rayons de lumière. Ces superbes verres n'ont qu'un inconvénient, c'est qu'ils sont très dispendieux. Il est probable, je pense, que la cuisson de ces verres après leur coloration, affecte plus ou moins considérablement le dessin des artistes, car les figures, dans toutes les pièces que j'ai vues, laissaient toujours à désirer ; cette altération devenant nulle ou peu sensible dans les habits ou les paysages. — *A suivre.*

---

(1) Quel est ce président C. L. Hutchinson ? président de quoi ? Je ignore ; a-t-on voulu désigner le Président de la République, Harrison ? . .